

Un essai de vies parallèles: Ferdinand Buisson et Félix Pécaut

Patrick Cabanel

▶ **To cite this version:**

Patrick Cabanel. Un essai de vies parallèles: Ferdinand Buisson et Félix Pécaut. Journée d'études sur Ferdinand Buisson, May 2000, France. pp.1-12. halshs-00177990

HAL Id: halshs-00177990
https://shs.hal.science/halshs-00177990

Submitted on 10 Oct 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un essai de vies parallèles: Ferdinand Buisson et Félix Pécaut

Il y a, dans l'histoire de la laïcité française, un « triumvirat » qui eut son heure de gloire: la formule en avait été trouvée par l'historien catholique Georges Goyau, et Ferdinand Buisson lui reconnut assez d'importance pour la récuser: « Un journaliste qui avait la phobie du protestantisme [Goyau] fit une découverte qu'il annonça à son de trompe: l'école française était livrée à un triumvirat venu en droite ligne de Neuchâtel[1] ». « M. Buisson, Steeg et Pécaut, écrivait Goyau, délaissèrent leur petit cénacle de Neufchâtel, encore assoupi dans le demi-sommeil du protestantisme orthodoxe, pour venir éveiller Paris du sommeil catholique et pour prendre le gouvernail de l'esprit français[2] ». Voilà les trois hommes entrés dans la légende noire — ou dorée — de l'école laïque. Et, de fait, leurs vies se sont mêlées étroitement, au plus tard à partir de 1869, et jusqu'à la disparition de Pécaut et de Steeg, en 1898. Mêlées, elles le sont restées dans les livres d'histoire: je dois confesser ici que, jeune historien, j'étais bien incapable de distinguer entre les trois hommes, et, par exemple, de m'aviser que Buisson n'a jamais été pasteur, contrairement à ses deux compagnons. Encore ignorais-je que plusieurs mariages, aux générations suivantes, avaient uni les Pécaut aux Steeg et aux Kergomard. D'une certaine façon, le triumvirat fonctionnait comme une efficace métonymie de la première laïcité, à fort contenu religieux ou spiritualiste, et, pour tout dire, à forte tonalité protestante. Un pas en retrait, mais appartenant manifestement à la même famille des directeurs protestants de la laïcité, pourraient prendre place dans le tableau une Pauline Kergomard (née Reclus, inspectrice générale des écoles maternelles), une Julie Velten (Mme Jules Favre, directrice de l'École normale supérieure de Sèvres), une Mme Bourguet (directrice de l'École normale de jeunes filles de Paris), un Élie Rabier (directeur de l'enseignement secondaire), un Louis Liard[3] (directeur de l'enseignement supérieur). Il y avait là comme un personnage collectif, dont les figures particulières paraissaient sinon interchangeables, à tout le moins d'une étroite complémentarité. On conçoit que les adversaires de la laïcité aient été enclins à juger le dispositif suspect, surtout à une époque où la théorie du complot tendait à expliquer bien des prodiges sociologiques, telle l'éclatante réussite de minorités hier condamnées au silence ou à la discrétion.

---

1 *Souvenirs 1866-1916*, Fischbacher, 1916, p. 30.

2 G. Goyau, *L'École d'aujourd'hui*, Perrin, I, 1899, p. 73. L'expression se trouve aussi sous la plume du pasteur genevois Francis Chaponnière, hostile à Buisson, et cité par ce dernier dans *La Religion, la Morale et la Science: Leur conflit dans l'éducation contemporaine*, Fischbacher, 1900 (« Jolie trouvaille de polémiste que ce "triumvirat" ! », p. 234)

3 Protestant par conversion, dans son cas, contrairement aux autres noms cités.

Le triumvirat Pécaut-Buisson-Steeg a bien cette caractéristique du mythe: il est simplificateur, mais éclairant. L'historien, pour sa part, cherche à mettre à jour les convergences, les parallèles, mais aussi les différences. L'exercice conduit à laisser sur le bord du chemin l'un de nos trois hommes, non pas parce qu'il serait le moins connu (une part de son importante correspondance a été publiée[4]), mais parce qu'il a, objectivement, compté moins que les deux autres. Jules Steeg a été longtemps pasteur à Libourne, puis journaliste et imprimeur, avant d'être élu député de la Gironde en 1881; sa circonscription perdue, en 1889, il est nommé inspecteur général de l'Instruction primaire et placé à la tête du Musée pédagogique, avant de succéder, en 1896, à Félix Pécaut à la tête de Fontenay-aux-Roses. Il a publié plusieurs manuels d'instruction civique; l'un d'eux, *Instruction morale et civique*, a été mis à l'Index par Rome, en décembre 1882, avec trois autres titres. Steeg est un militant, propagandiste et polémiste de premier ordre, un tempérament politique, capable d'instituer la République dans une ville par la seule multiplication de ses travaux. Il a été par ailleurs lié d'une amitié sans faille avec Pécaut, connu à la fin des années 1860, au temps des combats pour un protestantisme libéral à l'intérieur des Églises réformées, puis avec Buisson, rencontré à Neuchâtel en 1869. Ce sont surtout ces amitiés qui lui ont valu sa place dans le triumvirat: il n'est que le troisième homme. Peut-être, si le destin en avait décidé autrement, un quatrième compagnon figurerait-il aujourd'hui dans le groupe: le pasteur et pédagogue Joseph Goy, mort prématurément en 1888, était alors directeur de l'École normale de garçons de Toulouse. Son protestantisme ultra-libéral, sa conversion absolue à la République laïque et à son école, son amitié indéfectible avec Pécaut et Steeg, lui auraient valu cette place.

À la vérité, deux très fortes personnalités s'individualisent, riches de leurs ressemblances autant que de leurs contrastes: Buisson (1841-1932) et Pécaut (1828-1898), et c'est à leur propos qu'un exercice de vies parallèles revêt tout son intérêt. On l'entamera en proposant la liste de leurs rencontres, de leurs travaux en commun, éventuellement de leurs différends. On le poursuivra en cherchant, à partir d'un certain nombre de thèmes, à établir deux portraits en miroir. Les dates, tout d'abord: Pécaut est l'aîné, de treize ans, mais dès 1869, alors qu'il n'a pas encore vingt-huit ans, c'est Buisson qui est à l'initiative et qui forme l'élément moteur et dominant du couple. À cette date, comme en 1879, c'est lui qui tire Pécaut de son enfermement volontaire en l'appelant à de nouvelles responsabilités. Avant 1869, le parcours de chacun se caractérise par une rupture majeure, et le choix d'une forme d'exil. Élevé dans une famille fortement marquée par le Réveil, Pécaut renonce au bout de quelques mois au pastorat; il rompt ensuite avec l'orthodoxie protestante, en publiant un livre qui fait scandale dans ce milieu, *Le Christ et la conscience* (1859, deuxième édition en 1865). Après quelques années d'enseignement, à la tête de l'institution Duplessis-Mornay, à Paris, il se retire purement et simplement dans son Béarn natal, partageant ses jours entre Orthez et le domaine rural de son épouse, Ségalas. Il mène là une vie de rentier aisé, voué à la méditation religieuse, philosophique, politique et scolaire. Il écrit, peu, lit, beaucoup, notamment le maître-livre de Quinet, *La Révolution* (1865), qui lui arrache une longue lettre admirative.

---

[4] Lucien Carrive, éd. , *Un pasteur républicain au XIXe siècle. Lettres de Jules Steeg à Maurice Schwalb 1851-1898*, Presses de la Sorbonne nouvelle, 1993.

Cet exil intérieur est le signe d'une carrière pastorale brisée par une crise de la croyance, puis par l'échec du libéralisme au sein du protestantisme français. Buisson vient d'un milieu pareillement marqué par le revivalisme; il rompt dès 1865, en se situant immédiatement à l'extrême-gauche théologique, et en entamant une thèse sur Sébastien Castellion, adversaire malheureux de Calvin[5]. Reçu à l'agrégation de philosophie, en 1866, après avoir échoué à l'École normale supérieure (pour des raisons de santé, ou de politique), il refuse de prêter serment à l'Empire et s'exile à Neuchâtel, où il enseigne la philosophie et la littérature française à l'Académie. Ce jeune homme brillant et brûlant voue à Quinet, en exil à Veytaux, dans la même Suisse, une fidélité inconditionnelle.

Le parallèle entre Buisson et Pécaut, pour l'instant, est purement formel: les deux hommes ne se connaissent pas, sinon de réputation extérieure, et vivent à des centaines de kilomètres l'un de l'autre. Mais la rupture avec leur famille de pensée, l'exil et la solitude assumés, la méditation d'une série d'échecs, religieux et politiques, la proximité avec la pensée de Quinet, chef de file d'une opposition intransigeante à l'Empire, les rapprochent déjà fortement. Il paraît naturel, dès lors, que Buisson fasse appel à Pécaut, en 1869, lorsqu'il décide d'engager une réforme du protestantisme et d'organiser à Neuchâtel une Église ultra-libérale, et qu'il se met en quête d'un pasteur dûment consacré pour animer le nouveau culte. L'entreprise est périlleuse, pour ce jeune professeur de philosophie qui vient porter le fer dans la religion officielle de la ville qui l'a accueilli en exil; les ressources humaines, sur place, sont réduites, et Buisson explore le petit mais fervent protestantisme libéral français. Steeg accepte de venir, mais doit repartir au bout d'une semaine, pour de strictes raisons de santé, alors qu'il était persuadé d'avoir trouvé là sa voie; sur le chemin du retour, il s'arrête quelques heures auprès de Quinet, et regagne Libourne bien décidé à y acclimater la démocratie suisse. Pécaut, littéralement harcelé de lettres par Buisson, et lui-même en mauvaise santé, se laisse fléchir, contre toutes ses habitudes de vie. Il se dit « contrarié, atterré », mais part, seul, pour une suppléance dont il a fixé le terme à deux mois. De décembre 1869 à la fin de janvier 1870, il est donc le premier pasteur du Christianisme libéral de Neuchâtel: on l'oublie trop, en ne retenant de sa carrière pastorale que les trois mois de suffragance à Orthez, en 1850. Sur le succès qu'il rencontre, il suffit de lire Buisson qui semble annoncer, déjà, l'ascète et le maître spirituel de Fontenay: « Vous dire ce qu'il a d'action ici, c'est impossible et il ne vous dira rien, lui, naturellement. Nous l'appelons notre St François d'Assise. Et pour peu qu'il maigrisse encore, il ne s'en faudra guère. À la Chaux-de-Fonds il faudrait d'ici à quelques semaines se préparer à combattre la Pécautlâtrie [sic], s'il restait un peu plus longtemps. Cela a son mauvais côté, c'est l'*impossibilité* de lui trouver un successeur sortable[6] ». En réalité, l'Union du christianisme libéral fondée par Buisson s'étiolera assez vite, affaiblie notamment par le retour de Buisson en France, dès la proclamation de la République en septembre 1870. La réforme n'aura été qu'un feu de paille: mais Steeg et Pécaut y ont pris ou retrouvé

---

[5] *Sébastien Castellion. Sa vie et son oeuvre (1515-1563). Étude sur les origines du protestantisme libéral français*, Hachette, 1892, 2 vol. Thèse soutenue… en 1892 seulement, l'auteur ayant entre temps multiplié les activités !

[6] Correspondance passive de Jules Steeg, archives Lucien Carrive, lettre n° 127, janvier 1870.

le goût de l'action, et l'épisode, sur fond d'enthousiasme religieux[7], les a soudés à jamais à Buisson. En outre, chacun a d'ores et déjà trouvé sa place: Steeg révèle de remarquables qualités de pamphlétaire, notamment dans le maniement d'une ironie qui fait mouche; Buisson est l'organisateur infatigable, présent sur tous les fronts, suscitant et proclamant des soutiens prestigieux, reliant Neuchâtel à Paris, les pasteurs aux historiens et philosophes (Vacherot, Janet, Jules Simon, Michelet, Quinet, Hugo…), réalisant un travail de lobbying qui ne cessera plus; Pécaut, comme le laisse assez entendre l'allusion à sa maigreur franciscaine, est l'homme d'une seule chose: la religion.

Les années 1870 sont une traversée du Désert pour ces impatients d'une République qui tarde. La période, toutefois, n'a rien de commun avec les années 1860. Pécaut est bien rentré à Ségalas, mais il publie désormais, depuis la fin de la Commune, des éditoriaux qui paraissent à la une du *Temps*, sous le titre de « Lettres de la province ». Ces textes, signés ou non, repris en volume en 1879, ont été lus avec attention par le personnel politique: ils portent sur la nécessaire réforme pédagogique, et, plus largement, sur la réforme des institutions et de l'esprit français. À sa manière, Pécaut, entré en pédagogie et en politique, au sens le plus profond de ce terme, est devenu une personnalité nationale. Buisson, pour sa part, après avoir dirigé un orphelinat laïque sous la Commune, est entré dans l'administration de l'enseignement primaire, pour des travaux de statistiques qui l'amènent à se rendre aux expositions internationales de Vienne (1873) et Philadelphie (1876). Années arides — lui-même se définit, dans une lettre à la veuve de Quinet, comme un « homme-statistiques, un chiffre vivant » — mais dominées et éclairées par l'une de ces entreprises collectives auxquelles Buisson a attaché, à juste titre, son nom, pour en avoir été l'initiateur et le directeur: le *Dictionnaire de pédagogie*, qui mérite de prendre toute sa place, dans l'aventure lexicographique de la France, aux côtés des oeuvres de Larousse, Littré et Berthelot. En quatre volumes, publiés à partir de 1877, Buisson se donne lui aussi un auditoire national. Pécaut, épaulé désormais par son fils aîné, Élie, un médecin lui aussi retiré à Ségalas, est de l'aventure: tous deux confient au *Dictionnaire* des articles importants, particulièrement « Musique » et « Poésie », que Pécaut tiendra plus tard pour quelques-unes de ses meilleures pages. L'ancien pasteur devait rédiger un « Religion », mais y a renoncé, le « Prière » donné par Buisson — le *Dictionnaire* a d'abord été publié sous forme de fascicules - lui paraissant avoir tout dit sur *leur* définition, strictement identique, de la religion[8].

En 1879, à l'arrivée des républicains au pouvoir, et de Jules Ferry au ministère de l'Instruction publique, Buisson est appelé à la direction de l'enseignement primaire — autant dire à la tête du principal chantier de la France républicaine. Et c'est tout naturellement que, chargé de pourvoir un certain nombre de postes-clefs, et Ferry entérinant ses choix, il puise dans son carnet d'adresses protestantes libérales: il propose une École normale à Steeg (qui, pour l'heure, décline l'offre, dans la mesure où il dirige une imprimerie en plein développement), une autre à la Nîmoise Mme Bourguet, l'inspection générale des

[7] L'épisode de Neuchâtel fonctionne typiquement comme un Réveil protestant (surgissement d'un leader, conversions massives à l'Église qu'il institue, controverses avec l'Église réformée officielle), à cette différence qu'il s'agit d'un mouvement libéral, alors que les Réveils sont tous peu ou prou mouvements de ressourcement fondamentaliste.

[8] *Dictionnaire de pédagogie*, 1ere partie, tome second, Hachette, 1887.

écoles maternelles à Pauline Kergomard, la direction de l'ENS de Saint-Cloud à Ernest Jacoulet (ce dernier n'est pas protestant, mais lui a été recommandé par Clarisse Coignet, ancienne de la revue *La Morale indépendante*, auteur de manuels de morale), et, bien sûr, celle de Fontenay-aux-Roses à Pécaut. Le réseau formé au cours de diverses périodes de militantisme ou d'adversité est maintenant convié à prendre sa part du pouvoir et de ses travaux. Les réformateurs sont passés de Neuchâtel à Paris, de la religion à la pédagogie, pour édifier collectivement une oeuvre scolaire et laïque qu'il n'est évidemment pas nécessaire de résumer.

J'insisterai, en revanche, sur ce hasard biographique qui fait que Buisson et Pécaut abandonnent leur poste, tous deux, au printemps 1896. Pécaut, épuisé, et dont l'épouse, malade, s'est retirée depuis quelques années à Ségalas, le laissant seul à Fontenay, est admis à la retraite, tout en gardant, à titre exceptionnel, son titre d'inspecteur général et sa place au Conseil supérieur de l'Instruction publique. De Ségalas, il va conseiller son successeur, Steeg, ainsi que Buisson, qui succède à Henri Marion dans la chaire de pédagogie de la Sorbonne. Mais la démission de Buisson de la direction de l'enseignement primaire est-elle vraiment spontanée, ou lui aurait-elle été demandée ? Le double retrait est-il vraiment un hasard, ou revêt-il une signification politique, celle d'un changement de cap de la République ? Ces questions ont été agitées, chez les amis comme les adversaires de la laïcisation. Steeg, renseigné aux meilleures sources, ramène les choses à leurs véritables dimensions, en signalant que la nomination de Buisson à la Sorbonne est plutôt une faveur qu'une disgrâce: « Il est certain que son départ est un malheur; son successeur est un homme intelligent, instruit, un lettré, un archéologue, mais il n'a pas l'envergure ni l'inspiration d'un Buisson. C'est une nouvelle ère, moins créatrice qu'administrative, qui commence. Joins à cela la démission de Pécaut, qui quitte Fontenay la semaine prochaine. Là encore, il y a une apparence qui n'est pas fondée. Il voulait se retirer depuis deux ans pour aller rejoindre sa pauvre femme […] Là encore, c'est une perte irréparable. Je ne dis pas que le parti réactionnaire n'en tirera pas bénéfice, mais il n'est pour rien dans ces deux résolutions, qu'on ne peut blâmer, vu leurs motifs légitimes[9] ». Quoi qu'il en soit, ce double départ n'a pu qu'achever de réunir les deux hommes dans l'histoire de la période 1879-1896.

Pécaut entre désormais dans l'ombre, après avoir retrouvé Ségalas. Buisson, à l'inverse, vole vers une série assez stupéfiante de nouvelles carrières et de présidences: de la chaire de la Sorbonne il passera, en 1902, à la Chambre des députés. Il va présider, tour à tour, la Ligue de l'enseignement, l'Association nationale des libres penseurs, le Parti radical, la Ligue des droits de l'homme. Cette boulimie de responsabilités et de travaux s'inscrit dans le droit fil de toute sa vie. Au-delà de la longévité exceptionnelle, y compris sur le plan politique, qui le caractérise, elle invite à délaisser maintenant la stricte chronologie, et à tenter le vrai parallèle entre le directeur de l'enseignement primaire et le directeur de Fontenay. Cette amitié de près de trente ans a connu quelques ombres, on va le voir. La principale, et ce fut largement pour moi une surprise, tient à l'affaire Dreyfus. En un mot, Pécaut a été un dreyfusard de la première heure, même si, resté inspecteur général, il s'est cru d'abord astreint au devoir de réserve,

9 *Un pasteur républicain, op. cit*., lettre n° 466, p. 432-433.

avant de démissionner de ses dernières fonctions officielles pour entrer pleinement dans la bataille, au début du printemps 1898, alors qu'il est déjà mourant. Buisson, lui, a tardé à passer au dreyfusisme: non pas qu'il ait été proprement antidreyfusard, encore moins antisémite: mais il a fait partie de cette majorité de républicains qui se sont pliés à l'autorité de la chose jugée et n'ont pas cru à l'innocence de Dreyfus. Il a fallu un véritable harcèlement de la part d'Élie Pécaut, et de son père moribond, à coups de lettres maniant la supplication, la colère, l'interpellation, l'ironie, pour l'amener d'abord à accepter une entrevue avec Mathieu, le frère du capitaine, puis à se rallier à sa cause. C'est du reste sur la tombe de Pécaut, en plein Béarn, le 3 août 1898, que Buisson entre en dreyfusisme, avec autant d'éclat et de sincérité que de retard — il reconnaît même publiquement que son refus de voir les choses a peut-être conduit son plus vieil ami à douter de lui. Sans doute était-il devenu déjà trop politique, trop étroitement mêlé au monde « gouvernemental », comme le dira bientôt Péguy, pour avoir gardé cette intransigeance et cette limpidité qui ont caractérisé Pécaut jusqu'à la mort. Cet épisode — mais l'Affaire est bien plus qu'un « épisode » — révèle un premier écart entre les deux hommes[10], qui invite à mieux scruter d'autres écarts possibles.

Ils sont nombreux, à tel point qu'on peut proposer des portraits en contrepoint, sur les thèmes de l'unité et de la dispersion, de l'immobilité et du voyage, de la solitude et du réseau, de l'intériorité et de l'extériorité, etc.. Les premiers termes correspondent à Pécaut, les seconds à Buisson, on l'aura compris. D'une certaine façon, tout a été dit du maître de Fontenay, que l'auteur de la formule soit le théologien protestant Auguste Sabatier, ou quelque autre observateur, en le définissant comme le « Saint-Cyran d'un Port-Royal laïque ». Et il est vrai que l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses, *mutatis mutandis*, a fonctionné sous Pécaut, géographiquement et spirituellement, comme le Port-Royal d'un nouveau « grand siècle », celui de la République laïque. Il est vrai encore que Pécaut amenait chaque année la nouvelle promotion des normaliennes sur les ruines de Port-Royal, et qu'il nourrissait avec Pascal un dialogue continu autant que critique. Au-delà d'une formule et d'un parallèle qui nous entraîneraient trop loin[11], on doit souligner l'unité de lieu dans la vie de Pécaut. Ce lieu a longtemps été Ségalas, le grand domaine qui surplombe le Gave de Pau, près d'Orthez, avec ses arbres centenaires, sa maison de maître qui accueillit jadis les pasteurs du Désert, sa riche bibliothèque où l'on trouvait, entre autres, à peu près tout Quinet et tout Renouvier — dont la collection de la *Critique philosophique*[12]. Lorsqu'il doit le quitter, Pécaut ne s'installe pas à Paris, mais dans une petite maison au coeur du parc de Fontenay: les photographies qu'il prend de ce parc le montrent sensible à l'espace et à la solitude[13].

À l'unité de lieu correspond une parfaite unité d'action: Pécaut est l'homme d'une seule chose, la théologie dans les années 1850 et 1860, la pédagogie par la suite. Les dix-sept années passées à la tête

---

[10] Pour un récit développé, cf. mon article, « De Calas à Dreyfus. Le dreyfusisme protestant », *Jean Jaurès, Cahiers trimestriels*, n° 154, octobre-décembre 1999, *L'affaire Dreyfus, Histoire (II)*, p. 49-64. Les lettres d'Élie Pécaut à Buisson ont été publiées par Lucien Carrive, *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, 1999, 4, p. 783-810.

[11] On les trouvera développés dans le mémoire cité note 1.

[12] La bibliothèque et la maison ont été ravagées par un incendie, en 1893. Les ruines sont visibles dans le parc, à côté de la nouvelle bâtisse.

[13] Certaines ont été reproduites dans l'ouvrage d'Yvonne Ouilhou, *L'École Normale supérieure de Fontenay-aux-Roses à travers les âges 1880-1980*, Fontenay, 1981.

de Fontenay sont rythmées par les conférences du matin, méditations à haute voix à propos de l'actualité, d'un cours, d'une lecture, et qui vont presque toujours à l'essentiel, le sens du devoir et de la vie, la liberté de la raison, la méditation lucide du temps et de la mort —Pascal y tient une place prédominante. On ne peut s'empêcher de penser qu'il entre dans cette vie quelque chose de la régularité monastique: l'écart de la capitale, le silence du parc, l'isolement, la répétition indéfinie de la méditation, à la fois personnelle et publique. Des témoignages multiples montrent même en Pécaut un mystique et un conquérant des âmes — peu éloigné, sans doute, d'un certain type de sainteté tel que l'Église catholique pouvait le définir. En voici un seul exemple, très significatif: « La première fois que j'entendis parler M. Pécaut, sa parole, si nouvelle pour moi, son regard, qui semblait lire au fond des âmes, me troublèrent et m'effrayèrent à la fois. L'impression fut si vive que je me rappelai ensuite textuellement l'allocution qu'il nous avait adressée et qu'aujourd'hui encore j'en retrouve exactement les principales intonations. […] J'avais eu la révélation d'une vie morale si intense et d'une pensée si forte que la crainte et l'étonnement me tinrent longtemps éloignée de M. Pécaut. Je ne raisonnais pas alors cette impression, mais je crois aujourd'hui qu'elle a été partagée par beaucoup d'autres. On sentait, à un moment précis, qu'une grande force allait surgir, qui bouleverserait étrangement la vie morale, qu'une lumière allait s'imposer à la conscience, et il se produisait comme un mouvement irraisonné de recul, l'instinct d'une lutte qu'il faudrait subir, la crainte d'un grand travail qui allait s'opérer dans l'esprit et qu'on aurait voulu éviter. Puis le moment redouté arrivait; bon gré, mal gré, il fallait examiner les idées sur lesquelles on s'était si commodément reposé jusque-là. […] Alors la parole de M. Pécaut n'effrayait plus […]. Il semblait qu'en sa présence, vous sentiez se révéler à vous-même votre propre conscience; on aurait dit que devant sa grande conscience à lui, la vôtre prenait force et consistance, et seulement alors vous compreniez la responsabilité d'une vie morale qui n'a d'autre guide que la conscience même[14] ». Ajoutons que Pécaut n'a cessé de fréquenter l'oeuvre, difficile, d'un autre solitaire, qui lui ressemble par beaucoup de traits, et auquel le liait cette fraternité un peu âcre de penseurs sans illusions sur leur temps: celle du philosophe Charles Renouvier, lui aussi confiné dans un lointain exil volontaire (aux portes d'Avignon, puis de Perpignan), et pourtant l'un des maîtres à penser de la jeune République laïque. On le voit à sa correspondance, Pécaut prend le temps de méditer la *Critique philosophique*, ou le dernier volume de la *Philosophie analytique de l'histoire* (1896), qu'il conseille à Buisson.

Pour ce dernier, à l'inverse, c'est le fracas de Paris, des ministères, des bureaux, des congrès, des expositions universelles ou scolaires, c'est le monde et une volonté proprement encyclopédique de le faire entrer dans des statistiques, des revues, des dictionnaires, et de le transformer. C'est une boulimie inextinguible de contacts, de travail, de réseaux, de publications; une succession de carrières, dont les quatre principales sont la théologie, la pédagogie, la politique, le pacifisme; une accumulation de présidences, on l'a vu; un rôle plus ou moins avoué de conseiller des ministres, particulièrement Brisson et Bourgeois. Prenons la seule fièvre de l'encyclopédie: Buisson participe, tout jeune encore, à l'aventure du Larousse; c'est ensuite celle du *Dictionnaire de Pédagogie*; à la fin du siècle, il se lance dans une

[14] Cité par A. Darlu, « Félix Pécaut directeur de l'école de Fontenay », *Revue pédagogique*, 1900, 1, p. 110.

Encyclopédie populaire illustrée du XXe siècle[15]. Ce polygraphe travaille dans l'urgence, celle de la démocratie moderne en pleine création: il faut construire, compter, former, nommer, éditer; Buisson est l'homme orchestre de cet immense chantier scolaire, et politique. On conçoit qu'à l'apogée de chacune des deux carrières, et alors que Buisson et Pécaut n'ont jamais été aussi proches, l'écart se soit creusé entre l'activité bouillonnante de l'un et la réclusion jansénisante de l'autre. Il arrive que leur correspondance, qui n'a jamais cessé, et que l'on doit tenir pour un grand document d'histoire contemporaine, trahisse des malentendus, pour le moins. C'est le cas en 1892: Pécaut estime que sa générosité, et son désabusement même quant aux choses et aux hommes[16], portent Buisson à se disperser, « lorsque vous n'auriez pas trop de toutes vos forces et de tout votre coeur pour conduire ce peuple primaire, si fruste, mais si âpre au travail et si docile: "multitude sans pasteur", disait Jésus ». La réponse fuse: « Non, ne le croyez pas. Je ne me disperse pas, cher ami, je me concentre plus que je n'ai jamais fait, j'écoute, je tâche d'entendre, je recueille et je fais le dernier effort pour tirer de moi et des autres, de moi un peu, des autres beaucoup, ce qu'il peut être utile de donner comme aliment à un grand peuple. Vos métaphores sont d'un autre âge, la houlette, le berger, chose d'antan. Non ce troupeau ne manque pas de pasteurs et il n'en accepterait pas[17] ». Le démocrate, d'une part, le pasteur, de l'autre, dont bien des lettres révèlent qu'il se désole des errances de la République comme aurait pu le faire un prophète d'Israël: l'écart est à son amplitude extrême.

On se gardera, toutefois, de trop y insister: l'exercice rhétorique atteindrait vite ses limites. Car il existe aussi un Pécaut voyageur, y compris lors d'une mission trop peu connue en Italie[18], boulimique de lectures et d'écriture (en particulier dans sa correspondance avec les anciennes Fontenaysiennes, répandues dans toute la France et jusque dans l'empire colonial), attentif à l'actualité comme peut l'être un journaliste, et la faisant entrer, chaque matin, à Fontenay; et un Buisson tout d'intériorité, tel qu'on le trouve dans le « Prière » du *Dictionnaire de Pédagogie*, et dans bien d'autres articles où la méditation religieuse roule ses eaux profondes[19]. Il y a aussi ce projet que Buisson n'a pas pu mener à bien, d'écrire la vie de Pécaut: il a réuni des archives, des témoignages. S'il était allé au bout d'un *Pécaut* —le projet a peut-être été contrarié par le livre honnête mais sans génie de Gabriel Compayré[20], ou plus probablement enterré par l'entrée dans la carrière politique —, il nous aurait donné le meilleur de ce personnage que furent Pécaut et Buisson. À défaut, on peut en lire quelques pages, parmi les plus pénétrantes qu'il ait

---

15 Publiée sous la direction de Buisson, Denis, Larrousset, Stanislas Meunier. Le tome 7, avec une introduction de Buisson, est une *Histoire de la philosophie*; le 8, une *Histoire contemporaine française, 1871-1900*.

16 Ce trait n'est pas sans expliquer la difficulté qu'a eue Buisson à se rallier au dreyfusisme.

17 Correspondance de Félix Pécaut, archives Lucien Carrive, lettre n° 265, sans date.

18 Il en rapporte *Deux mois de mission en Italie*, Hachette, 1880.

19 Notamment « Le fond religieux de la morale laïque », *Revue pédagogique*, 1917, 1, p. 345-377.

20 *Les Grands Éducateurs. Félix Pécaut et l'éducation de la conscience*, Delaplane, s.d. [1904]. L'inspecteur Félix Hémon préparait également une biographie, et s'en était ouvert à Buisson. C'est à lui que les fils de Pécaut ont confié les cahiers de notes prises pour les conférences du matin, ce qui ne laisse pas de surprendre (pourquoi pas à Buisson ?). Cf. son article, « La vie à Fontenay d'après les cahiers de F. Pécaut », *Revue pédagogique*, 1908, 2, p. 401-418.

écrites sur son ami et sur lui-même[21]. L'influence de l'un sur l'autre a été telle qu'elle reste peut-être le fait historique majeur: Pécaut sans Buisson eût été incomplet, et à l'inverse. Sans l'appel de Buisson, en 1879, Pécaut serait resté ce commentateur éclairé, et écouté, certes, de la marche scolaire de la France, mais la dernière partie de sa vie se serait consumée dans les méditations, socialement un peu stériles, de l'ermitage de Ségalas. Sans Pécaut, Buisson, consumé dans son hyperactivité, et avec lui la République scolaire, auraient été privés de beaucoup de cette intériorité, de cette sagesse presque religieuse que le solitaire de Fontenay inculquait aux normaliennes, et qui par elles se sont répandues dans les écoles normales de de la France entière. C'est clairement Buisson l'homme qui fait, et qui compte, et c'est sur lui que portent aujourd'hui les travaux universitaires. Mais Buisson, l'école laïque, et la République, avaient besoin du poumon de Fontenay. « L'État […] ne vit pas, non plus que l'individu, de pain seulement et de moyens administratifs, mais d'un certain fonds d'idées morales qu'il est de son devoir de ne pas laisser entamer[22] », écrivait Pécaut en 1879. C'était annoncer, en quelque sorte, le partage des rôles entre son ami et lui, au service d'une République à la fois laïque et religieuse. On me pardonnera peut-être, à ce point, un ultime parallèle: de même que l'Église catholique au faîte de sa puissance comptait, dans les années 1890, des congréganistes et des missionnaires présents sur tous les fronts, et une petite Thérèse mourante et rayonnante dans son carmel de Lisieux, ainsi la République, toutes choses égales par ailleurs, comptait-elle des hussards partout actifs, avec leur chef Buisson, et, dans le nouveau Port-Royal des Champs, un petit homme maigre tout entier attaché à l'intériorité de la personne et à la pensée virile de la mort. On peut estimer que l'institution ou le pays qui comptent des talents aussi dissemblables, et réunis par d'aussi profondes correspondances, vivent des heures fécondes.

Patrick Cabanel

---

[21] Outre la notice « Pécaut » du *Nouveau Dictionnaire de pédagogie* (Hachette, 1911), rédigée par Buisson, lire surtout la quatrième conférence qu'il a prononcée à Genève en avril 1900, « Un essai d'application à l'éducation publique en France: l'oeuvre religieuse d'un éducateur laïque », *La Religion, la Morale et la Science, op. cit*., p. 143-174.

[22] *Études au jour le jour sur l'éducation nationale, 1871-1879*, Hachette, 2e éd., 1881, Préface, p. VI.